

probablement, il n'en serait pas quitte pour l'exil. Il est donc permis de s'arrêter comme on ne l'a pu près certaine la chute de Santa Anna, et d'en rechercher les conséquences. Certes, nul ne saurait éprouver de sympathie pour l'homme qui a lui-même creusé l'abîme dans lequel il vient d'être englouti. Toute la carrière de Santa-Anna a été une série non interrompue de révolutions dans lesquelles l'honneur et les intérêts mexicains ont toujours servi de prétexte à son ambition personnelle. Nous n'avons pas à faire l'histoire des vingt-cinq dernières années pendant lesquelles un peuple a si étrangement servi de jouet aux caprices d'un individu qui était arrivé presque à l'absolutisme sous le masque de la liberté. A dire vrai, du reste, ces tentatives abruties de Santa-Anna ne sont pas son plus grand crime à nos yeux; elles témoignent, au contraire, de sa perspicacité politique. Tous les hommes sages reconnaissent aujourd'hui que l'affranchissement du Mexique a été un grand malheur pour ce pays; il n'était pas mûr pour la liberté et la liberté a été pour lui la misère, l'anarchie. Si un gouvernement fort pouvait lui être rendu, ce serait sa seule voie de salut. On ne peut songer à y rétablir la royauté, parce que ce serait tomber d'un excès dans un autre, et que pour porter la pourpre dans une population d'origine espagnole, la première condition est d'être du bois dont on fait les rois. Or, il n'y a plus de ce bois-là au Mexique. Mais s'il s'y trouvait un homme de génie et d'intentions pures, qui pût revêtir le manteau d'une sage dictature, tous ceux qui comprennent les vrais intérêts du Mexique applaudiraient à cette usurpation apparente qui, au fond, serait la meilleure base de la liberté à venir. Les peuples ont, comme les individus, une éducation à faire, et tout éducation demande un maître. C'est ainsi que le despotisme doit parfois précéder le progrès. Santa-Anna visait à la dictature, on ne saurait en douter, mais il n'avait ni le cœur assez désintéressé, ni les mains assez pures pour tenir ce redoutable glaive d'un pouvoir sans contrôle. L'idée était bonne, mais l'homme était mauvais. On doit donc peu regretter sa chute. Sous certains rapports elle est un grand bienfait. Elle fera cesser l'exil de divers patriotes dont les idées sont un peu étroites peut-être, mais dont les intentions sont pures; Basanante, l'ex-président, et Gomez Farias, qui est appelé par les Mexicains *notre père Farias*, pourront de nouveau rentrer sur la terre d'où Santa-Anna les a proscrits et que celui-ci va quitter à son tour. Les difficultés soulevées entre le Mexique et les puissances étrangères par les persécutions absurdes que Santa-Anna avait dirigées contre les commerçants étrangers, s'aplaniront facilement, on doit l'espérer, car le principal obstacle à cet aplanissement provenait de l'amour-propre de l'homme qui ne pouvait se décider à reconnaître qu'il s'était fourvoyé. Mais d'un autre côté toute révolution est un malheur au Mexique plus que partout ailleurs, et il y a lieu de craindre que celle-ci ne soit pas la dernière. Dans un pareil pays le pire des maux est l'inconstance, et quand un gouvernement existe on doit presque le bénir et l'absoudre, par cela seul qu'il existe.

Courrier des Etats-Unis.

UN AMATEUR.

Les meubles étaient entassés près du seuil, et le crieur appelait à haute voix les acheteurs. Quelques passants s'arrêtaient; mais à peine avaient-ils jeté les yeux sur les objets exposés qu'ils continuaient leur route. Les mendiants eux-mêmes passaient sans y jeter un regard d'envie. Le crieur, lassé de ses vains efforts, se tut, et secouant la tête :

« Vous en serez pour vos frais, maître Caverdone, dit-il à un petit vieillard en lunettes, debout à ses côtés; j'ai peur qu'il n'y ait à Rome personne d'assez pauvre pour acheter les guenilles de la veuve de Pellegrino. Tout ce qui est là ne vous rapportera pas trois ducats.

— Et la malheureuse m'en doit douze ! s'écria le petit vieillard en frappant la terre de sa canne. Douze ducats, Jacobo, aussi vrai que je suis chrétien ! davantage, peut-être, car j'avais confiance en son mari; je lui fournissais essences, pinceaux et couleurs sans trop compter. Qui m'eût dit qu'il serait mort avant de s'acquitter?... Je suis trop bon, trop confiant... Vous voyez ce que ce malheureux barbouilleur m'a laissé en mantissement, des guenilles, une femme et quatre enfants. On ne peut vendre ni les enfants ni la femme; et les guenilles, dites-vous, ne valent pas trois ducats ! Ah ! les pauvres gens qui ont quelque chose à eux sont bien malheureux, Jacobo; tout le monde les exploite, les trompe, les pille... »

Le crieur regarda derrière lui.

« Ne parlez pas si haut, dit-il à demi-voix; la veuve est là derrière avec ses petits, et vous savez comme elle a du cœur; elle prendrait ce que vous dites pour un reproche. Après tout, maître Caverdone, ce n'est point la faute de Pellegrino si la fièvre l'a emporté.

— Non, mais c'est sa faute de m'avoir pris des marchandises pour douze ducats.

— Il vous aurait payé s'il eût vécu.

— Je le crois bien.

— De quoi vous plaignez-vous alors ?

— Comment ! de quoi je me plains ! s'écria le petit vieillard exaspéré, de ce qu'il n'a pas laissé de quoi payer sa dette... Voilà bien comme vous êtes, vous autres gens du peuple; vous vous soutenez

contre nous !... Ne dirait-on pas que le fossoyeur donne quittance de toute obligation à ceux qu'il enterre ! Apprenez qu'on n'emprunte pas quand on peut mourir insolvable. »

Le crieur haussa les épaules.

« Eh ! mon Dieu, dit-il, la probité des pauvres gens ne dépend pas toujours d'eux; elle dépend aussi un peu de la Providence. Ils ne peuvent payer qu'avec leur travail; et quand Dieu leur ôte la santé, ce n'est plus eux, mais lui qui reste responsable. Qui sait, maître Caverdone, si vos douze ducats ne vous compteront pas pour acheter votre part du paradis ! »

Le petit vieillard prit un air scandalisé.

« Ne plaisantez pas sur les choses saintes, Jacobo, dit-il aigrement, et occupez-vous d'appeler les chalands plutôt que de faire l'esprit fort. »

Jacobo obéit en souriant, tandis que Caverdone s'approchait des meubles dispersés sur le pavé, pour estimer de nouveau ce qu'il pourrait en retirer.

Du reste, soit que la pauvre veuve du barbouilleur n'eût rien entendu de ce qui venait de se dire, soit qu'elle en eût été peu touchée, elle n'avait changé ni d'expression ni d'attitude. Assise à terre, non loin du seuil, elle tenait dans ses bras deux enfants presque du même âge, qui se disputaient les tresses à demi défaites de ses cheveux; un troisième se roulait à ses pieds, et le dernier tressait en chantant quelques brins de paille arrachés à son berceau.

Le visage de la veuve était tranquille; ni larmes dans ses yeux ni soupirs sur ses lèvres ! c'était une résignation plus douloureuse que la plainte et plus menaçante que le désespoir; ce lugubre abandon de soi-même qui fait que l'on marche dans la vie comme le condamné à l'échafaud, sans incertitude, sans précaution, presque froidement, parce que le résultat est inévitable et sûr.

Cependant quelques personnes avaient fini par se grouper autour du chétif mobilier dont le crieur annonçait la vente.

L'imitation régit le monde des hommes comme l'attraction celui des choses, c'est la loi unique. De nouveaux passants survinrent à leur tour, et s'arrêtèrent parce que d'autres s'étaient arrêtés; où il n'y avait personne tout à l'heure, il y eut bientôt foule. Nul n'achetait, mais tout le monde regardait sans savoir pourquoi. Chacun semblait moins curieux de ce qu'il voyait que de ce qui excitait la curiosité des autres.

Deux gentilhommes qui passaient se trouvèrent arrêtés par la foule qui allait toujours grossissant.

« Qu'y a-t-il donc ? demanda le plus vieux, de cet air de hauteur maussade qui fait reconnaître plus d'un Anglais sur le continent.

— Si c'était dans notre bonne ville de Paris, milord, répliqua l'autre, d'un ton coquet apprivoisé qui distingue les Français dans les quatre parties du monde, je vous répondrais que c'est une portière qui bat son mari, ou un chat à qui on coupe les oreilles.

— C'est moins que cela, seigneur français, répondit en souriant un juif au profil de belette, qui avait entendu les deux gentilhommes.

— Qu'est-ce donc ?

— Le pauvre ménage d'un barbouilleur mort il y a quelques jours, que maître Caverdone fait vendre.

— Qu'est-ce, s'il vous plaît, que maître Caverdone ?

— Un marchand, mon gentilhomme, qui vous fournira des couleurs au plus juste prix.

— Est ce que tu nous prends pour des peintres, interrompit l'Anglais d'un ton bourru ?

— Au fait, ce juif se familiarise, ajouta le Français légèrement. Apprends, maraud, que tu parles à M. de Vivonne. »

La figure du juif s'illumina.

« Lord Pembroke ! dit-il, n'est-ce point ce riche amateur de tableaux ?

— Précisément.

— Ah ! milord, que je vous rencontre à propos ! J'ai cherché, moi, des œuvres de tous les maîtres d'Espagne et d'Italie. »

L'Anglais le regarda.

« Comment t'appelles-tu ?

— Israël.

— Ah ! ah ! on m'avait en effet donné ton nom. On dit que tu es un fier renard, qui achètes au poids du cuivre et qui rends au poids de l'or; n'importe. As-tu des Poussin ?

— Trois, monseigneur.

— Des Crespi ?

— Plusieurs.

— Et des Dominiquin ?

— A discrétion.

— Ton adresse ?